

français du début du XX^e siècle. Cet eugénisme républicain donnait à la mère un rôle central. Grâce à son attention bienveillante sur l'éducation et le soin des enfants, la mère dévouée et aimante devenait la garante d'une société régénérée et forte.

Un instinct maternel égoïste

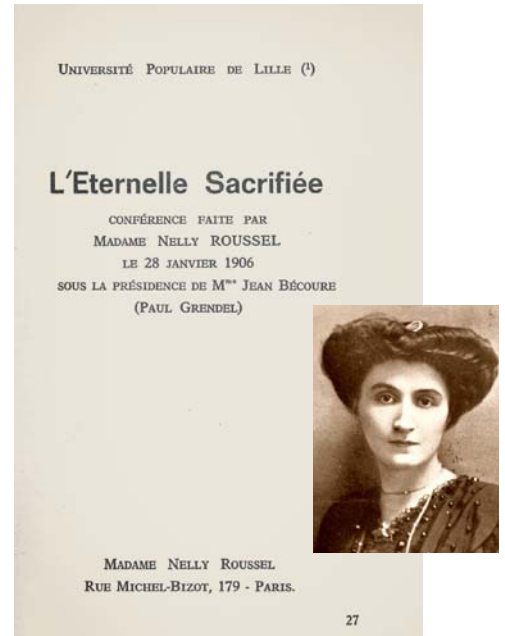
Si Alfred Giard est une autre figure emblématique du néolamarckisme français de la fin du XIX^e siècle, il arriva cependant à de tout autres conclusions que Perrier. Professeur de zoologie à la Faculté des sciences de Lille, puis de Paris, il fut aussi le défenseur d'une biologie expérimentale et participa au mouvement de création de stations de biologie marine le long des côtes françaises.

C'est à la station maritime de Wimereux (Pas-de-Calais), à la fin des années 1880, que Giard se consacra à des études sur la castration parasitaire. Travaillant sur des invertébrés marins, Giard constata qu'un jeune crabe mâle (*Carcinus maenas*), lorsqu'il est parasité par un crustacé nommé sacculine, montre des caractères sexuels femelles : sa queue est transformée en une queue femelle. Chez d'autres crustacés marins, la castration parasitaire, cette fois-ci l'œuvre de bopyriens, conduit, chez la femelle infestée, à une perturbation des instincts sexuels :

l'animal « paraît éprouver sous l'influence du parasite les mêmes modifications qu'il éprouverait sous l'influence de ses propres œufs. Par suite, l'instinct maternel dévoyé s'applique à la protection du parasite ».

Difficile alors d'admettre que les femelles des crustacés soient dévouées à leur seule progéniture dans la mesure où elles confondent le parasite avec leurs propres œufs. À partir de ces travaux, Giard posa un regard différent sur le comportement maternel : « De nombreux animaux disséminent leurs œufs librement au dehors dans le milieu ambiant ; c'est le cas de beaucoup d'animaux inférieurs et même de quelques animaux d'une organisation assez élevée, tels que les poissons. » Et de conclure : « Chez ces êtres, il ne peut être question d'amour maternel. » Même les mères araignées, supposées dévouées au point de rester isolées dans leur nid avant et après la ponte, adoptent sans difficulté une progéniture étrangère. Giard en conclut que l'attachement supposé à la progéniture pouvait être un simple attachement au nid.

Mais c'est en portant son attention sur les mœurs maternelles des mammifères que Giard se fit plus provocateur. Loin de l'image d'une mère dévouée, la femelle qui allaite est décrite, sous la plume de Giard, comme un animal qui se fait du bien en instrumentalisant sa progéniture (voir l'encadré page 76). Compensation à des appétits



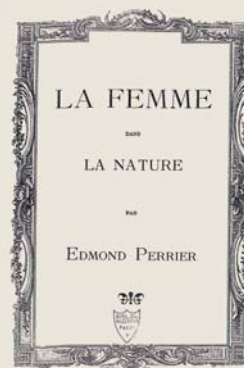
2. LA FÉMINISTE Nelly Roussel (*médaillon*), contre laquelle Perrier se positionnait, revendiquait une « maternité consciente et désirée » qui fût reconnue comme une fonction sociale. Dans ses conférences, elle pourfendait l'image d'une femme « éternelle sacrifiée » par Dieu, la nature et la société républicaine française. Roussel brandissait le modèle d'une femme sportive et active dans une profession valorisante.

La science au service de la politique

Or, la science nous montre dans tout le règne animal une psychologie très nette du sexe féminin, une psychologie en quelque sorte physiologique, faite d'un ensemble d'idées nécessaires que rien ne peut effacer parce qu'elles sont issues de deux fonctions essentielles, la transmission de la vie, liée elle-même, dans sa forme, au mode de nutrition de l'individu, et la protection d'une progéniture débile dont la mère assure les premiers pas dans la vie. C'est autour de cette psychologie fondamentale, constituant un pivot fixe, inébranlable, que se construit et qu'évolue la psychologie de la femme. Cette psy-

chologie, ainsi enchaînée à la nature des choses, ne saurait être identique à celle de l'homme qui tourne autour d'un tout autre pivot.

Laquelle de ces deux psychologies est supérieure à l'autre ? La question n'est pas à poser. Elles sont différentes, voilà tout. [...] Peut-on dire, par exemple, parce qu'il étale avec orgueil son luxueux plumage, que le paon soit supérieur à la paonne qui couve ses œufs et élève ses petits ? [...] Si le paon charme nos yeux par son éclat, la paonne émeut notre cœur par les soins qu'elle donne à ses poussins, et la noblesse de cette émotion ne vaut-elle pas le plaisir que



peut nous donner l'étincellement d'un plumage ? On accordera volontiers, d'autre part, que l'organisme supérieur doit être le plus durable, le plus utile à la conservation de la race ; or, cet organisme est sans conteste l'organisme féminin. [...] Si les femmes appréciaient ce privilège incontestable, si elles s'enorgueillissaient de la maternité qui est leur rôle essentiel, elles puiseraient dans cet orgueil les plus puissants motifs pour ne pas envier le rôle de l'homme, plus passager, plus égoïste et par cela même infiniment moins noble.

Edmond Perrier, La femme dans la nature, 1908

Maternelle pour son propre plaisir

Le petit, en léchant et suçant cette sécrétion dont il tire sa première nourriture, produit un soulagement de la gêne éprouvée par la femelle. Il devient pour sa mère un instrument de bien-être et le bénéfice que celle-ci en retire est tel qu'elle atténue ou même supprime entièrement les instincts les plus énergétiques de la race. On a vu maintes fois les femelles des grands carnassiers adopter de



jeunes chiens comme nourrissons et on ne compte plus les exemples de chattes allaitant de jeunes lapins ou même de jeunes rats. Le besoin de se débarrasser d'une sécrétion gênante est assez puissant pour déterminer parfois la femelle qu'on a privée de ses petits à voler la progéniture d'une autre femelle.

Alfred Giard, Les origines de l'amour maternel, *La revue des idées* 2, 1905

sexuels inassouvis, l'allaitement, qui nourrit l'enfant, apporte aussi des plaisirs à la mère — quelque chose, selon Giard, que la nature a lié aux douleurs et peines de la maternité, cela afin de maintenir la conservation des espèces. Ailleurs, Giard durcit le trait : lors du premier mois de la grossesse, « l'œuf humain est un parasite de bien petite taille et cependant l'action qu'il exerce sur l'organisme maternel est assez puissante pour empêcher les autres œufs de mûrir et arrêter la menstruation ».

La misère des corons

Ainsi, par des exemples variés, Giard remet en cause l'image d'une mère dévouée, voire sacrificielle, promue par Perrier et dépeint une femelle égoïste, davantage soucieuse de son bien-être que de celui de ses petits. S'appuyant sur l'étude des perversions sexuelles animales du médecin aliéniste Charles Féré (1852-1907), il invoque même l'infanticide animal. Féré avait établi que, sous l'influence du rut, mâles et femelles tuaient leur progéniture quand elle représentait une gêne. Pourquoi un tel revirement de Giard ? Perrier et lui défendaient tous deux les mêmes thèses néolamarckiennes en biologie ; les facteurs scientifiques semblent donc avoir joué ici un moindre rôle, et c'est du côté des facteurs culturels et personnels que se dessinent des réponses.

Engagé politiquement, Giard fut député socialiste de la région de Valenciennes entre 1882 et 1885. Dans cette région minière, théâtre de conflits sociaux majeurs

à l'époque, Giard rencontra les ouvriers des corons et fut sensibilisé à leurs conditions de travail. Homme de terrain, Giard se faisait aussi le porte-parole du monde ouvrier dans la presse progressiste locale et dans des articles scientifiques. Ce fut lui aussi qui guida Émile Zola dans les corons d'Anzin et de Denain, deux lieux de grèves importantes, et lui permit, en favorisant des enquêtes avec les ouvriers, d'accumuler le matériel documentaire qui constituerait le cœur de *Germinal*. Ces déplacements aiguisèrent la conscience sociale de Giard et lui montrèrent l'impact destructeur de plusieurs grossesses sur des corps déjà affaiblis. Face à ce constat, il envisagea la maternité comme une contrainte, d'où l'idée d'une relation parasitaire entre la mère et l'embryon ne favorisant pas l'émergence de l'amour maternel.

La sensibilité de Giard à la question de l'amour maternel a sans doute aussi été influencée par des facteurs personnels. Entre 1893 et 1896, Giard perdit ses trois enfants, tous morts en bas âge d'une méningite tuberculeuse. Sa femme, une jeune Anglaise qualifiée d'intellectuelle par ses beaux-parents, fut accusée par eux de ne pas s'être assez occupée de ses enfants au point de les avoir laissés mourir...

Les travaux de Fabre, Perrier et Giard montrent des liens étroits entre théorie de l'instinct maternel et idéologie politique. Ces savants n'ont toutefois pas tous nourri le discours social dominant. Perrier s'est appuyé sur le règne animal pour justifier le caractère maternel de la femme, conforme à l'image idéale de la femme républicaine. Mais de leur côté, Fabre et Giard ont affiché des vues davantage en porte-à-faux avec l'idéologie dominante de leur temps. Le premier a ébranlé le mythe d'une mère dévouée et sacrificielle dans une époque conservatrice et sous forte influence religieuse, tandis que le second a insisté sur l'origine égoïste de l'amour maternel, conception en désaccord avec la représentation de la femme dévouée à sa vie de mère, portée aux nues par les Républicains. À la fin du XIX^e siècle, les explications biologisantes de l'instinct maternel, en cherchant à poser un nouvel ordre de la nature, ont davantage participé à la construction d'un nouvel ordre politique. ■

■ À ÉCOUTER :

En avril, dans la partie Actualités d'une émission **La marche des sciences**, sur *France Culture* le jeudi de 14h à 15h, Marion Thomas reviendra sur la façon dont, sous la III^e République, les études naturalistes sur l'instinct maternel ont été influencées par l'idéologie politique, et inversement. www.franceculture.com

■ BIBLIOGRAPHIE

M. Thomas, **Les femmes sont-elles dévouées naturellement ? Étude sur l'instinct maternel animal en France sous la Troisième République**, *Revue d'histoire des sciences humaines*, à paraître.

N. Hulin, **Les femmes dans l'enseignement scientifique**, PUF, 2002.

G. Fraisse et M. Perrot (dir.), **Histoire des femmes en Occident, Tome IV : le XIX^e siècle**, Plon, 1991.

L. Klejman et Fl. Rochefort, **L'égalité en marche. Le féminisme sous la Troisième République**, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1989.

É. Badinter, **L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel au XVII^e-XX^e siècle**, Flammarion, 1980.